

## BARTABAS X 2

**RENDEZ-VOUS.** Spectacle d'ouverture de Béthune 2011 dans une friche industrielle, « **We Were Horses** » réunit Bartabas et la chorégraphe Carolyn Carlson installée à Roubaix. Seize danseurs, douze écuyers issus de l'Académie du spectacle équestre de Versailles sous la direction de Bartabas, font de cette création sur « Music in Twelve Parts » de Philip Glass un événement. Pensé comme un tourbillon d'hommes et de chevaux, ce spectacle mixe instinct et poésie.

Bartabas « himself » reprend à Montpellier « **Le Centaure et l'Animal** », qui avait dérouter ses fans de la première heure. Dans cet opus très personnel, le cavalier se dévoile comme jamais. Sur scène, il entame un pas de deux à distance avec Ko Murobushi, danseur japonais, et ses montures. Une réussite.

PH. N.

« **We Were Horses** », à Bruay-la-Buissière, Béthune 2011, jusqu'au 1<sup>er</sup> juin.

Aux Nuits de **Fourvière** à Lyon, du 7 au 11 juin.

Au Monaco Dance Forum, du 8 au 10 juillet.

« **Le Centaure et l'Animal** », Montpellier Danse, le Corum du 22 au 26 juin.

# Bartabas, les chevaux et la danse

Menant les élèves de l'Académie équestre dans le ballet « **We Were Horses** » avec Carolyn Carlson ou dans son duo avec le danseur japonais Ko Murobushi, Bartabas tutoie la grâce. Rencontre débridée.

**E**n ce jour de printemps, aux portes de Paris, Bartabas nous accueille... en vélo. Il faut dire que son Théâtre équestre installé à Aubervilliers s'étend sur une belle surface. Notre homme propose la visite du « domaine » : impossible de refuser. Nous voici au-dessus de l'écurie, petit privilège, avant de déboucher sur la grande salle qu'il vient de faire modifier. Bartabas est content comme tout. Puis, direction ce petit salon presque cosy accolé à sa caravane pour une conversation – et un café. Lui que l'on décrit parfois comme un ours mal léché, un comble pour un cavalier, est enjoué et volubile.

Si le site de Zingaro est calme cet après-midi-là, l'actualité du maître des lieux est particulièrement dense – « danse » aussi. Une création imminente avec Carolyn Carlson à Béthune, la tournée de son très beau « Centaure et l'Animal » en prime. Il faut savourer dès lors ce moment de calme avec lui. On le questionne sur son enfance et les chevaux, il sourit. « *Je suis de Courbevoie, avec un père architecte. On habitait au 12<sup>e</sup> étage donc je n'ai pas dû voir beaucoup de pur-sang dans ma jeunesse ! J'ai pratiqué à six ans, pas avant. J'avais une autre passion, le cinéma, surtout muet. Je crois que c'est ce travail d'équipe de Buster Keaton ou des Marx Brothers qui me fascinait. C'est sans doute cela que j'ai essayé de recréer avec Zingaro plus tard.* »

## Chocs esthétiques

Bartabas tâtera même de la course. Mais trop grand pour être jockey, il a bifluqué. « *Et puis dans ce métier vous passez plus de temps à entraîner le propriétaire que le cheval !* »,

complète-t-il avec malice. Son apprentissage, il l'a fait sur le tas, quittant sa famille, s'en créant une autre, de théâtre. Il voit « L'Âge d'or » d'Ariane Mnouchkine, « Mistero Buffo » de Dario Fo ou « Orlando Furioso » mis en scène par Luca Ronconi aux Halles. Des chocs esthétiques qui le marquent pour toujours.

Lui se verrait bien meneur de troupe. Bartabas cofonde le Théâtre Empoigné en 1976, dans le genre commedia dell'arte, puis le Cirque Aligre en 1979. Ce sera enfin le grand saut avec le Théâtre Équestre Zingaro en 1984, d'abord nomade puis à demeure à Aubervilliers, dans le magnifique théâtre en bois de l'architecte Patrick Bouchain.

## Le temps de la danse

Bien vite, son Cabaret Équestre fait courir tout Paris, affole l'Europe aussi. « *J'ai trouvé avec Zingaro l'accord parfait entre ma vie et l'acte artistique. On se cache derrière des noms, l'important, c'est cette communauté d'artistes. Il faut une certaine volonté pour venir ici, vivre dans une roulotte, s'occuper de son cheval et donc ne rien faire d'autre ou presque.* » On l'imagine faux timide : « *Mais comme tous les timides de mon genre, j'ai une grande gueule. Quoique, plus jeune, j'étais limite autiste.* » Ça va mieux aujourd'hui...

Avec Bartabas, il faut s'attendre à l'inattendu, sans langue de bois. « *Je suis contre la psychanalyse pour les artistes, on y perd une certaine naïveté, une certaine fraîcheur. Il vaut mieux ne pas trop savoir pour quoi on fait les choses.* » Dont acte.

Avec la danse, présente dans quasiment toutes ses créations, Bartabas parle le même langage :



Bartabas et Carolyn Carlson aux répétitions de « We Were Horses ».

« L'art vivant, c'est éphémère et ce que nous faisons, encore plus. Il m'est impossible de penser un rôle avec une autre monture que celle avec laquelle j'ai créé un spectacle. »

**BARTABAS**

celui du corps. Lorsqu'il entreprend « We Were Horses » avec l'Américaine Carlson, il parle de « corps de ballet » à propos des élèves de son Académie du spectacle équestre de Versailles. Cette compagnie-école, créée en 2003, lui a permis d'enseigner sa philosophie. « *On vient se perfectionner dans l'art de*

*dresser, mais également apprendre la danse, la musique... Même la Garde républicaine se met au kyudo, l'arc japonais. Nous avons dû leur donner des idées !* »

Dans « Le Centaure et l'Animal », une de ses pièces les plus personnelles, Bartabas partage l'affiche avec le danseur de butô, Ko Murobushi, et quatre de ses chevaux. « *Je dis en blaguant que c'est un spectacle pour cavalier, danseur et chevaux âgés ! Plus sérieusement, j'aime cette idée que, dans le butô, l'énergie part du vide. J'essaie de transposer cela dans mon approche. Ceux qui connaissent bien le dressage auront pu voir que le travail sur la concentration, la respiration des animaux va loin.* »

## Patti et Pina

Bartabas se méfie encore un peu des théâtres : « *Je ne veux pas flinguer Zingaro, ses 50 personnes qui*

*le font vivre en acceptant trop de demandes extérieures.* » Il parle de Patti Smith, qu'il rejoindra peut-être pour une date ou deux dans son interprétation du mythique album « Horses ». Avec Pina Bausch, la chorégraphe allemande qu'il vénérât, le rendez-vous fut manqué : « *En fait, elle devait venir à Avignon, où j'avais une carte blanche d'un soir dans la Cour d'honneur du palais des Papes. Il y eut la grève cette année-là. Cela ne s'est pas fait. Mais le travail que l'on a produit ensemble est plus important qu'une représentation.* » Il parle encore de ces nuits avec Pina, à qui il présenta un cheval.

Autre regret : celui de ne pas pouvoir montrer d'anciens spectacles à un nouveau public. Mais Zingaro ne fait pas dans le répertoire. « *L'art vivant, c'est éphémère et ce que nous faisons, encore plus. Et le cheval vit moins longtemps que le cavalier. Il m'est impossible de penser un rôle avec une autre monture que celle avec laquelle j'ai créé un spectacle.* » Il lui a fallu un an pour préparer « Le Centaure et l'Animal » avec ses quatre vedettes, Horizonte, Soutine, Pollock et le Tintoret. Pas moins.

Bartabas dit encore, philosophe à la Gabin : « *Plus on apprend et moins on sait.* » Au détour de la conversation, il balance un peu sur les gens de théâtre en France, qui, selon lui, ne « *travaillent pas assez* ». « *Le danseur a ses classes tous les jours, le musicien ses gammes.* » Quid du comédien ?

Chez Zingaro en tout cas, on ne chôme pas. Bartabas revendique l'aspect artisanal et obstiné de sa discipline. Il est comme cela. A prendre ou à laisser... Tout entier.

**PHILIPPE NOISETTE**





# Bartabas et Carlson, maîtres à danser

**SPECTACLE** Ensemble, ils signent  
« We Were Horses », un spectacle pour  
16 danseurs, 10 écuyers et 19 chevaux.

**C**

**ARIANE BAVELIER**  
ENVOYÉE SPÉCIALE À BRUAY-LA-BUISSIÈRE

C'est beau, mais c'est long et hypnotique comme la *Music in Twelve Parts* de Philip Glass sur des extraits de laquelle *We Were Horses* a été écrit. Le titre dit bien la pièce : un songe de début du monde où les hommes et les chevaux vivraient à l'unisson et d'où les hommes finissent chassés. Le paradis perdu du point de vue du Centaure. Bartabas ouvre le bal, juche sur un tracteur qui herse la piste en pétaradant. « J'ai créé l'Académie équestre de Versailles en 2003 pour former un corps de ballet équestre. J'avais toujours rêvé de le mettre à la disposition d'un chorégraphe », dit-il. Complice de Bartabas, Pina Bausch s'était prise au jeu, passant des heures à flatter encolures, croupes et naseaux pour établir un dialogue intime. Avant de mourir, elle caressait le rêve d'une nuit dans un box, au flanc d'une cavale. Carolyn Carlson a pris le relais.

L'Américaine cherche depuis l'enfance, dans la pulsation secrète de la mer, du vent et des saisons, le souffle de la liberté originelle : « Les chevaux ont de l'élégance et, dans le regard, quelque chose d'immémorial et de sauvage », dit-elle. Elle a engagé seize danseurs pour faire le poids : un cheval pèse sept fois un homme. Comme les pas des chevaux lui sont étrangers, Bartabas a chorégraphié sa partie.

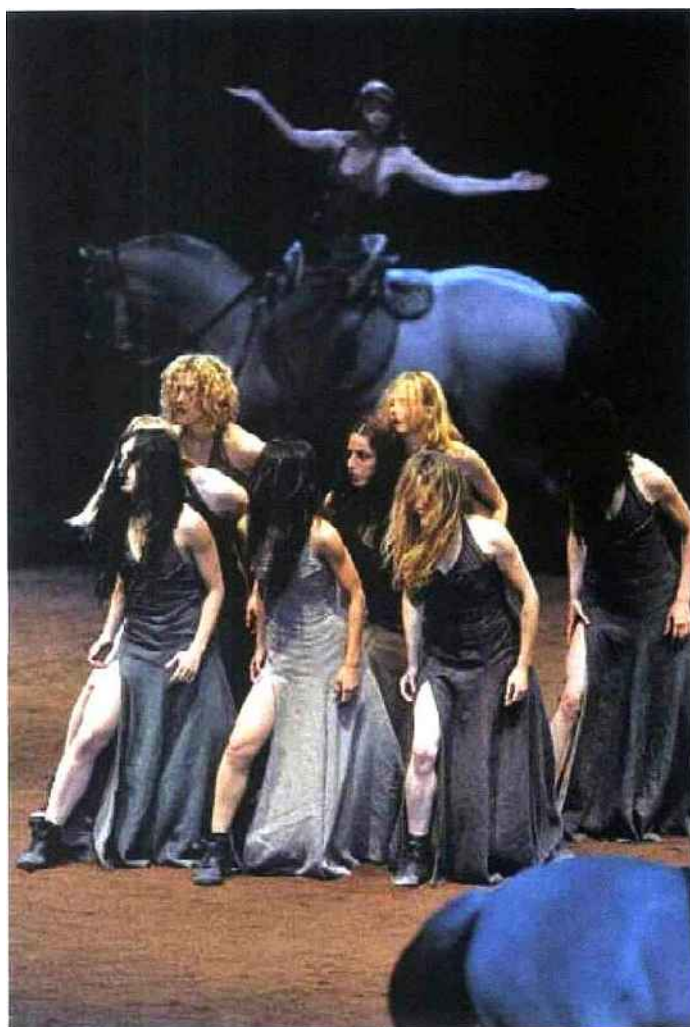
Ainsi ont-ils travaillé : elle au Centre chorégraphique de Lille, lui dans les écuries du château de Versailles, sur le

principe d'une piste en carré de 20 mètres, incluant en son centre un promontoire de 10 mètres de diamètre. Avec pour principes directeurs la volonté de miser sur l'énergie et l'instinct et de copier le tracé des sabots et des pieds sur les boucles et les crêtes que dessine la mer sonore de Phil Glass. Le soir, ils s'envoyaient les vidéos, dialoguaient par les images.

## Centaures sans montures

À Versailles, Bartabas a fait venir des élèves du conservatoire pour acclimater les chevaux aux gestes des danseurs. Au début, ils s'effarouchaient. L'un ne s'y est jamais fait, il a été privé de spectacle. À Bruay-la-Buissière, près de Béthune, où *We Were Horses* a été créé vendredi soir dans une friche industrielle, danseurs et chevaux ont enfin travaillé toute une semaine ensemble : six femmes et six hommes chaussés de cuir pour ne pas se déchirer sur la poussière de lave ou dansent les huit *criollos* lusitaniens, les huit *criollos* argentins, un couple noir et blanc et un alezan qui tourne autour de ses hanches comme une toupie. S'il présente pour l'instant des longueurs, s'il donne à voir des images magnifiques, le spectacle vaut surtout parce qu'il aborde un champ de recherches captivant.

À mille lieues du cliché de la jolie danseuse en tutu et du cheval savant, il réussit à faire entrer hommes et chevaux, pied à pied, dans le champ de la danse. À cette fin, les danseurs abandonnent le terrain de la subtilité pour bâtir des effets de masse qui donnent le change à celle des chevaux. Ils s'assem-



Carolyn Carlson a bâti sa chorégraphie sur des mouvements de masse où les hommes tentent d'affirmer leur présence face aux chevaux. PHOTOGRAPHIE VOIX DU NORD

blent, se portent, se cherchent, pauvres centaures sans montures. Lorsqu'ils dansent, c'est avec leurs bras qui tracent dans le ciel une calligraphie comparable à celle que les chevaux impriment dans la terre, dentelle de demi-voltes, d'épaules en dedans, de galops qui s'enroulent dans des voltes et se défont comme des rubans.

Les chorégraphes travaillent aussi sur des effets d'unisson, particulièrement réussis lorsque les écuyères lancées au

galop dansent avec leurs bras et leurs bustes. Ils misent aussi sur des courses, tenues à bout de souffle. Et c'est là que les danseurs stigmatisent la misère de l'homme à pied. Ils peuvent bien être taillés en athlètes, dans la distance et la puissance, c'est le cheval qui mène la danse. ■

**À Bruay jusqu'au 1<sup>er</sup> juin, Nuits de Fourvières**  
**du 7 au 11 juin, Monaco Dance Forum**  
**du 8 au 10 juillet.**



# Une ronde primitive et poétique de l'homme et du cheval

► Carolyn Carlson et Bartabas ont créé ensemble un spectacle avec 16 danseurs et 12 chevaux.  
► Sur une musique de Philip Glass, la chorégraphe et l'écuyer interrogent la relation ancestrale entre l'homme et l'animal.  
► Joué ce soir encore à Bruay-la Buisnière, « We were horses » ouvrira le 7 juin le festival lyonnais des Nuits de **Fourvière**.

**BRUAY-LA-BUISSIÈRE**  
(Pas-de-Calais)  
*De notre envoyée spéciale*

Le face-à-face est par sa nature d'une beauté mystérieuse. L'homme et le cheval, une relation ancestrale tissée de respect, d'admiration et de vaines tentatives de domination. L'intelligence

de l'un, la puissance de l'autre, réconciliées par un même instinct de liberté. Cette histoire millénaire a réuni deux artistes passionnés, dont les noms accolés suffisent à attiser de nombreuses et légitimes attentes : la chorégraphe Carolyn Carlson et le pionnier du théâtre équestre, Bartabas. Fruit d'une admiration mutuelle, cette collaboration donne naissance à un spectacle ambitieux, créé vendredi dans une usine désaffectée de Bruay-la-Buisnière (Pas-de-Calais), dans le cadre du grand projet culturel Béthune 2011.

« We were horses », littéralement « Nous étions chevaux », a été conçu comme un voyage à rebours en des temps reculés où la civilisation n'avait pas encore imposé de rapport hiérarchique de l'homme sur l'animal. Encadrée par un public scindé en deux tribunes, une piste de terre circulaire est surplombée en son centre par un disque ocre surélevé. Ce territoire protégé est d'abord réservé à l'homme. Deux danseurs, cheveux détachés sur de longues tuniques, s'y retrouvent pour un duo aux gestes lents. Tête



YOSHIMORI

Seize danseurs, douze chevaux, huit écuyères et un écuyer offrent à la pièce, par leur nombre, une dimension épique.

contre tête, se battent-ils ou se consolent-ils de quelque blessure millénaire ?

Sur la bande de terre extérieure, quelques chevaux tournent doucement. Lointains, indifférents. Le

**Chaque tableau adopte la forme du manège, à la structure plus ou moins complexe, et aux vertus parfois hypnotiques.**

dialogue, défi essentiel de cette rencontre, ne tarde pas à s'établir pour s'intensifier au fil de la pièce. Bartabas et Carolyn Carlson, qui ont d'abord travaillé chacun de leur côté avant de confronter le résultat de leurs recherches, inventent un langage commun pertinent qui évite l'écueil de la simple juxtaposition. La fascination évidente de Carolyn Carlson pour les chevaux, celle de Bartabas pour la danse, nourrissent ce spectacle qui existe

moins par son propos que par sa magie visuelle immédiate et envoûtante. Les tons ocre et gris du sol, des costumes et des chevaux, le rythme répétitif de la musique de Philip Glass, inscrivent la création dans une atmosphère résolument organique.

Seize danseurs, douze chevaux, huit écuyères et un écuyer offrent à la pièce, par leur nombre, une dimension épique. Forme primitive de danse, la ronde constitue l'un

des principes de base de la construction, et de l'imbrication, des chorégraphies humaines et équestres. Chaque tableau adopte la forme du manège, à la structure plus ou moins complexe, et aux vertus parfois hypnotiques. Un effet de transe renforcé par la partition répétitive de « Music in Twelve Parts », de Philip Glass. Le découpage de cette œuvre majeure du courant minimaliste des années 1970 semble aussi, malheureuse-

ment, responsable de quelques longueurs et d'une insistance parfois rébarbative.

L'éblouissement que provoque par instants ce mouvement perpétuel est cependant bien réel. On reste ainsi impressionné par une scène exclusivement féminine, très spectaculaire : sur le promontoire central, le groupe de danseuses évolue vers une gestuelle de plus en plus animale, tandis que, lancées à pleine vitesse sur leur monture, les écuyères traversent le plateau, buste incliné et bras grands ouverts. À mesure que s'intensifie la musique, elles se rejoignent, cheveux au vent, dans un manège ciselé de gracieux échos.

Plus tard, la pièce connaît l'un de ses points d'orgue avec la course effrénée de danseurs masculins, torsos nus, bondissant à une vitesse folle pour échapper à la poursuite de majestueuses amazones. Les plus subtiles qualités de « We were horses » tiennent d'un transfert permanent d'énergie d'un danseur à l'autre, mais aussi des humains aux équidés et inversement. D'une lenteur contemplative à une vélocité tellurique, les interprètes, humains et animaux, répondent à une même dynamique sensuelle et poétique qui interroge dans son ensemble l'ordre de la nature.

MARIE-VALENTINE CHAUDON

**AUX NUITS DE FOURVIÈRE**, au grand théâtre romain de Lyon, du 7 au 11 juin à 22 heures. RENS. : 04 72 57 15 40.

**À MONACO**, au chapiteau de Fontvieille du 8 au 10 juillet. RENS. : 00377 97 70 65 20.

## A Fourvière, des nuits très musicales

*We were horses* ouvre les Nuits de Fourvière le 7 juin. Ce sera l'une des rares présences de la danse dans cette édition placée sous le signe de la musique. Aaron, Zazie, Florent Marchet, Angélique Kidjo, Arctic Monkeys, Catherine Ringer, Sting, Tiken Jah Fakoly, Paolo Conte, Lou Reed, Keren Ann et Yaël Naïm, entre autres artistes, se produiront dans les vestiges gallo-romains de Lyon. Les amateurs de théâtre pourront, eux, voir *I am the Wind* de Jon Fosse, la dernière mise en scène de Patrice Chéreau

du 15 au 18 juin, ou *Les Nègres* de Jean Genet, mise en scène d'Emmanuel Daumas, du 20 au 24 juin. Genet est aussi à l'honneur le 22 juin avec la mise en musique du *Condamné à mort*, par Jeanne Moreau et Étienne Daho. Enfin, le cirque tzigane Romanès posera son chapiteau à Lyon pour 36 représentations du 25 juin au 30 juillet.

Du 7 juin au 30 juillet sur le site de Fourvière à Lyon. **PROGRAMME** : [www.nuitsdefourviere.com](http://www.nuitsdefourviere.com). RENS. : 04.72.57.15.40.



**L**e 7 juin, Carolyn Carlson et Bartabas inaugurent les Nuits de Fourvière à Lyon avec *We were horses*, spectacle qu'ils ont créé ensemble à Bruay-la-Buissière, dans le cadre de Béthune 2011, Capitale Régionale de la Culture et qu'ils reprennent au Monaco Dance Forum.

Il y avait chez la chorégraphe californienne et chez l'inventeur du théâtre équestre, le désir de faire danser ensemble, en toute liberté et en parfaite harmonie, chevaux et danseurs, de faire se rencontrer "l'énergie humaine et l'énergie animale", de faire se croiser deux univers qui ne sont peut-être pas si éloignés l'un de l'autre.

Carolyn Carlson admire le travail de Bartabas depuis qu'elle a vu Cabaret équestre au début des années 80 : "Le cheval fascine. Il incarne notre part sauvage que notre société a perdu" dit-elle. Quant à Bartabas, il fait remarquer que, "dans mes spectacles, il y a toujours eu de la danse" : "Tout est danse. Une voltige, c'est de la danse".

La danse fait d'ailleurs partie du cursus des élèves de l'Académie du spectacle équestre de Versailles.

C'est dans une friche industrielle de Bruay-La-Buissière, où l'on avait installé un dispositif scénique bi-frontal avec des gradins, que Carolyn Carlson et Bartabas ont créé *We were horses* sur une musique de Philip Glass du début des années 70, *Music in Twelve Parts*. Huit écuyères de l'Académie du spectacle équestre en sont les interprètes aux côtés de huit danseurs et de huit danseuses du CNN de Roubaix Nord-Pas-de-Calais. Pour Carolyn Carlson et Bartabas, ce projet répond également à un souci de pédagogie et de transmission : "Apprendre à des jeunes à travailler ensemble, c'est une

leçon de vie". Néanmoins, pour des raisons techniques, après les premières rencontres à l'Académie équestre de Versailles, chacun a répété dans son propre lieu. Ce n'est que pour les derniers filages que Carolyn Carlson et Bartabas ont rassemblé leurs deux équipes : "Nous avons assez d'expérience tous les deux pour aller vite. Nous sommes capables de prendre des décisions rapidement, même jusqu'au dernier moment" observe Carolyn Carlson.



C'est Bartabas qui a conçu la scénographie : une scène circulaire en terre battue dont s'emparent d'abord les danseurs. Tout autour de ce cercle, c'est le domaine des jeunes écuyères et de leurs montures. Le spectacle se compose d'une dizaine de tableaux très élaborés. Les différentes figures, où danseurs et écuyers rivalisent de virtuosité, se font et se défont dans un flux continu, presque hallucinatoire. Pour Carlson et Bartabas, il est essentiel qu'il y ait une "circulation de l'énergie" permanente. A cela s'ajoute la musique répétitive, obsessionnelle de Philip Glass, hypnotique

jusqu'à l'excès. Les deux créateurs ont souhaité et recherché cet effet de transe. Il y a aussi, dans *We were horses*, une grande sensualité, un érotisme presque sauvage. Ce sont des joutes entre des couples, des pulsions d'attraction et de rejet, où se pose alors la question du féminin et du masculin, de l'animal et de l'humain. Qui est qui ? C'est un beau spectacle mais déroutant, et parfois un peu naïf dans ce qu'il nous raconte.

**Chantal Boiron**

*We were horses.*  
Nuits de Fourvière, du 7 au 11/6, [www.nuitsdefourviere.com](http://www.nuitsdefourviere.com)  
Monaco Dance Forum, Chapiteau de Fontvieille, du 8 au 10/7, [www.monacodanceforum.com](http://www.monacodanceforum.com)

Lever de rideau

## Carolyn Carlson et Bartabas signent un ballet au triple galop

Du 7 au 11 juin, au Grand Théâtre romain de Lyon, la chorégraphe et le metteur en scène présentent « We Were Horses », ballet équestre pour 16 danseurs, 9 écuyers et 20 chevaux

Brusy-la-Buissière  
Envoyée spéciale

La friche industrielle Plastic Omnium à Brusy-la-Buissière (Pas-de-Calais) sent bon le croûtin de cheval. C'est ici que la chorégraphe Carolyn Carlson et le metteur en scène Bartabas ont découpé le dispositif de 1400 mètres carrés de leur spectacle « We Were Horses ». Programmé du 27 mai au 1<sup>er</sup> juin, il rassemble seize danseurs du Centre national chorégraphique de Strasbourg dirigé par Carlson et vingt chevaux pour neuf écuyers (dont huit femmes) issus de l'Académie du spectacle équestre de Versailles, pilotée par Bartabas.

Ce somptueux ballet équestre exige une énorme superficie de travail. De chaque côté du plateau de 400 mètres carrés couvert de sable noir et surmonté d'une galette de terre ocre rouge, des « coulisses » de la même surface sont nécessaires pour accueillir les évolutions des chevaux lancés le plus souvent à fond. Ce dédoublement, invisible aux yeux des 1500 spectateurs, rendait palpable la course continue des cavaliers qui apparaissaient et disparaissaient comme s'ils ne s'arrêtaient jamais.

Mardi 7 juin, pour quatre représentations, « We Were Horses » s'installe dans le Grand Théâtre romain, à Lyon, en ouverture du festival Les Nuits de Fourvière. Comment va s'opérer la transposition en plein air et dans un cadre plus restreint de cette production ? Mystère. Les chevaux de l'Académie du spectacle équestre de Versailles sont certes habitués. C'est pour Fourvière et le concert « Réchât équestre » avec le pianiste Alexandre Tharaud, mis en scène par Bartabas, qu'ils ont quitté pour la première fois la Grande Écurie de Versailles en 2006. Deux ans plus tard, ils participaient à « Partitions équestres », coïncidant avec le compositeur Philip Glass. Les vols aujourd'hui dans « We Were Horses », troisième volet de cette complicité entre Bartabas et les Nuits de Fourvière.

« We Were Horses » se place sous le signe du cercle, de l'ovale, de la



« We Were Horses » de Carolyn Carlson et Bartabas. Photo: Laurent Philippot

chaise, celle du mariage, mais aussi de la partition répétitive de Philip Glass, *Musica in Twelve Parts*. La lenteur, très douce, du début du spectacle est peu à peu rattrapée par la nervosité et l'accélération musicale. Les mailles de la partition finissent par couvrir sur les images alors même que les danseurs semblent vouloir en contre-carier le rythme. Les silences, qui entrecoupent les différentes séquences, semblent trop courts. La scène finale, longue évidemment (trop) du côté du film de Sydney Pollack *On achève bien les chevaux* (1969).

Difficile d'échapper à l'impact de ces animaux innocents et de leur masse musculaire. Si Carlson et Bartabas réussissent à conditionner l'énergie des uns et des autres sans créer de déséquilibre marquant, quelques scènes font passer les danseurs aux oubliettes. Lorsque les huit écuyers surgissent, les mains libres, dirigeant leur monture à coups de ports de bras nets, on ne voit plus qu'eux. Le risque de cet exploit superbe explique aussi son attrait.

Bartabas réussit de transformer le groupe de chevaux en corps de ballet. C'est chose bien faite.

Captivant exercice de rencontre, « We Were Horses » est une sorte d'hypothèse sur la possibilité d'un territoire commun aux danseurs et aux cavaliers. La « galette » reste le lieu privilégié de la danse, encadrée par la frise vivante des chevaux. Elle est parfois prise d'assaut par une écuyère lorsqu'elle n'est pas traversée par des hommes prenant leurs jambes à leur cou devant un cheval les poursuivant au galop. La sensation d'observer un peuple protégé par des cavaliers fait surgir nombre d'associations d'idées. La beauté de l'alliance entre les groupes, la force de l'écoute qui les soude dans un « faire ensemble » pudique éclatent tout au long de la pièce.

**Carolyn Carlson rappelle le couple cheval-cavalier et donne une nouvelle vigueur à l'idée de « faire corps avec »**

Les rythmes des chevaux et des danseurs composent une partition ondulante. Vagues des croupes et des crinières, des cheveux longs des femmes, swing des costumes emportés par le mouvement s'accrochent dans des contrepoints visuels. Ce paysage impressionniste doit beaucoup à l'écriture de Carlson. Front contre front, dos à dos, les danseurs se soutiennent, se pient et se tordent, pour se détenir dans des jets voltigeurs. En privilégiant le duo homme-femme, Carlson rappelle le couple cheval-cavalier et donne une nouvelle vigueur à l'idée de « faire corps avec ».

Brigitte Rousseau

**We Were Horses**, de Carolyn Carlson et Bartabas. Nuits de Fourvière, Lyon 9<sup>e</sup> (Rhône). Les 7, 8, 10 et 11 juin, à 22 heures. Théâtres romains de Fourvière, 8, rue de l'Antiquaille. Tél. : 04-72-57-15-40. De 28 € à 33 €. Monaco Dance Forum, Monaco. Les 8 et 9 juillet, à 20h30. La 10 juillet, à 19 heures. Tél. : 377-57-70-65-20. De 12 € à 39 €.

## **Bartabas, les chevaux et la danse**

**Menant les élèves de l'Académie équestre dans le ballet « We Were Horses » avec Carolyn Carlson ou dans son duo avec le danseur japonais Ko Murobushi, Bartabas tutoie la grâce. Rencontre débridée.**

Ecrit par **Philippe NOISETTE**

En ce jour de printemps, aux portes de Paris, Bartabas nous accueille... en vélo. Il faut dire que son Théâtre équestre installé à Aubervilliers s'étend sur une belle surface. Notre homme propose la visite du « domaine » : impossible de refuser. Nous voici au-dessus de l'écurie, petit privilège, avant de déboucher sur la grande salle qu'il vient de faire modifier. Bartabas est content comme tout. Puis, direction ce petit salon presque cosy accolé à sa caravane pour une conversation - et un café. Lui que l'on décrit parfois comme un ours mal léché, un comble pour un cavalier, est enjoué et volubile.

Si le site de Zingaro est calme cet après-midi-là, l'actualité du maître des lieux est particulièrement dense - « danse » aussi. Une création imminente avec Carolyn Carlson à Béthune, la tournée de son très beau « Centaure et l'Animal » en prime. Il faut savourer dès lors ce moment de calme avec lui. On le questionne sur son enfance et les chevaux, il sourit. *« Je suis de Courbevoie, avec un père architecte. On habitait au 12<sup>e</sup> étage donc je n'ai pas dû voir beaucoup de pur-sang dans ma jeunesse ! J'ai pratiqué à six ans, pas avant. J'avais une autre passion, le cinéma, surtout muet. Je crois que c'est ce travail d'équipe de Buster Keaton ou des Marx Brothers qui me fascinait. C'est sans doute cela que j'ai essayé de recréer avec Zingaro plus tard. »*

### **Chocs esthétiques**

Bartabas tâtera même de la course. Mais trop grand pour être jockey, il a bifurqué. *« Et puis dans ce métier vous passez plus de temps à entraîner le propriétaire que le cheval ! »*, complète-t-il avec malice. Son apprentissage, il l'a fait sur le tas, quittant sa famille, s'en créant une autre, de théâtre. Il voit « L'Age d'or » d'Ariane Mnouchkine, « Mistero Buffo » de Dario Fo ou « Orlando Furioso » mis en scène par Luca Ronconi aux Halles. Des chocs esthétiques qui le marquent pour toujours.

Lui se verrait bien meneur de troupe. Bartabas cofonde le Théâtre Emporté en 1976, dans le genre commedia dell'arte, puis le Cirque Aligre en 1979. Ce sera enfin le grand saut avec le Théâtre Equestre Zingaro en 1984, d'abord nomade puis à demeure à Aubervilliers, dans le magnifique théâtre en bois de l'architecte Patrick Bouchain.



## Le temps de la danse

Bien vite, son Cabaret Equestre fait courir tout Paris, affole l'Europe aussi. *« J'ai trouvé avec Zingaro l'accord parfait entre ma vie et l'acte artistique. On se cache derrière des noms, l'important, c'est cette communauté d'artistes. Il faut une certaine volonté pour venir ici, vivre dans une roulotte, s'occuper de son cheval et donc ne rien faire d'autre ou presque. »* On l' imagine faux timide : *« Mais comme tous les timides de mon genre, j'ai une grande gueule. Quoique, plus jeune, j'étais limite autiste. »* Ca va mieux aujourd'hui...

Avec Bartabas, il faut s'attendre à l'inattendu, sans langue de bois. *« Je suis contre la psychanalyse pour les artistes, on y perd une certaine naïveté, une certaine fraîcheur. Il vaut mieux ne pas trop savoir pourquoi on fait les choses. »* Dont acte.

Avec la danse, présente dans quasiment toutes ses créations, Bartabas parle le même langage : celui du corps. Lorsqu'il entreprend « We Were Horses » avec l'Américaine Carlson, il parle de « corps de ballet » à propos des élèves de son Académie du spectacle équestre de Versailles. Cette compagnie-école, créée en 2003, lui a permis d'enseigner sa philosophie. *« On vient se perfectionner dans l'art de dresser, mais également apprendre la danse, la musique... Même la Garde républicaine se met au kyudo, l'arc japonais. Nous avons dû leur donner des idées ! »*

Dans « Le Centaure et l'Animal », une de ses pièces les plus personnelles, Bartabas partage l'affiche avec le danseur de butô, Ko Murobushi, et quatre de ses chevaux. *« Je dis en blaguant que c'est un spectacle pour cavalier, danseur et chevaux âgés ! Plus sérieusement, j'aime cette idée que, dans le butô, l'énergie part du vide. J'essaie de transposer cela dans mon approche. Ceux qui connaissent bien le dressage auront pu voir que le travail sur la concentration, la respiration des animaux va loin. »*

## Patti et Pina

Bartabas se méfie encore un peu des théâtres : *« Je ne veux pas flinguer Zingaro, ses 50 personnes qui le font vivre en acceptant trop de demandes extérieures. »* Il parle de Patti Smith, qu'il rejoindra peut-être pour une date ou deux dans son interprétation du mythique album « Horses ». Avec Pina Bausch, la chorégraphe allemande qu'il vénérât, le rendez-vous fut manqué : *« En fait, elle devait venir à Avignon, où j'avais une carte blanche d'un soir dans la Cour d'honneur du palais des Papes. Il y eut la grève cette année-là. Cela ne s'est pas fait. Mais le travail que l'on a produit ensemble est plus important qu'une représentation. »* Il parle encore de ces nuits avec Pina, à qui il présenta un cheval.

Autre regret : celui de ne pas pouvoir montrer d'anciens spectacles à un nouveau public. Mais Zingaro ne fait pas dans le répertoire. *« L'art vivant, c'est éphémère et ce que nous faisons, encore plus. Et le cheval vit moins longtemps que le cavalier. Il m'est impossible de penser un rôle avec une autre monture que celle avec laquelle j'ai créé un spectacle. »* Il lui a fallu un an pour préparer « Le Centaure et l'Animal » avec ses quatre vedettes, Horizonte, Soutine, Pollock et le Tintoret. Pas moins.

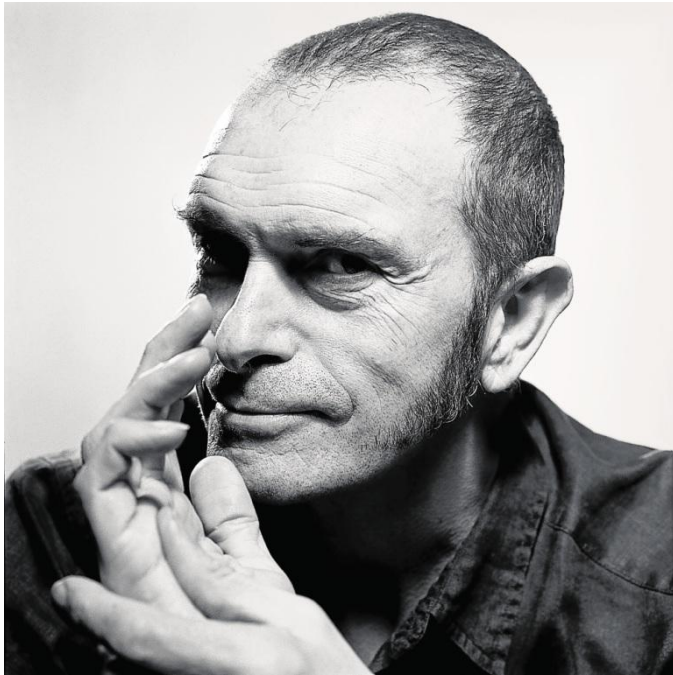
Bartabas dit encore, philosophe à la Gabin : *« Plus on apprend et moins on sait. »* Au détour de la conversation, il balance un peu sur les gens de théâtre en France, qui, selon lui, ne

*« travaillent pas assez ». « Le danseur a ses classes tous les jours, le musicien ses gammes. »*  
Quid du comédien ?

Chez Zingaro en tout cas, on ne chôme pas. Bartabas revendique l'aspect artisanal et obstiné de sa discipline. Il est comme cela. A prendre ou à laisser... Tout entier.

**PHILIPPE NOISETTE**, *Les Echos*

Bartabas et Carolyn Carlson aux répétitions de « We Were Horses ».



## Danse avec les chevaux

Créé à Bruay et présenté aux Nuits de Fourvière, le spectacle de la chorégraphe et de l'écuyer arrive à Monaco

*we were horses*, par Bartabas et Carolyn Carlson

Elles ont les cheveux libres, les épaules nues et, sous de longues robes, l'assiette lascive. Elles n'ont jamais été plus dominatrices et voluptueuses à la fois. [...] Depuis qu'elles ont quitté, en mai dernier, leur manège de Versailles, où elles pratiquent la haute école avec une rigueur et une ferveur cisterciennes, les écuyères de l'Académie du Spectacle équestre sont parties à la conquête du monde. Il est rond comme une orange. Fini, en effet, le rectangle traditionnel des reprises et carrousels du Roi-Soleil. Les voici qui découvrent la piste circulaire: une épaisse galette de terre ocre ceinte de sable volcanique noir. Pourtant dressés à la perfection, même leurs chevaux - les fameux lusitaniens cremellos et les argentins criollos - semblent étonnés, suspicieux, ajoutant les coups de cul aux écarts. C'est qu'ils doivent compter ici avec des partenaires inédits : seize danseurs, femmes et hommes, qui les tutoient, les narquent, les provoquent et tentent aussi de les séduire. Les deux corps de ballets, l'un en altitude, l'autre au sol, s'ignorent d'abord, se jaugent ensuite, s'épousent enfin.

Voici donc, rassemblée en 90 minutes sur une musique de Philip Glass, l'histoire extraordinaire d'un couple qui remonte à la plus haute antiquité : l'homme et le cheval, le bipède et le quadrupède, le carnivore et l'herbivore. Pour l'exalter, le célébrer, le réinventer, il fallait un autre couple, inédit et fusionnel. Il est formé de la chorégraphe Carolyn Carlson et du centaure Bartabas. La première aime que le cheval n'ait jamais abdiqué sa sauvagerie ; le second n'a jamais cessé de faire danser les chevaux. L'une demande une énergie folle, proche de la rage, à ses danseurs. L'autre transforme au contraire ses montures musculeuses en figures de style raffinées. Les deux sont fascinés par ce qui a précédé la civilisation et l'art d'avant l'art. Leur oeuvre commune est une recherche du temps perdu, où la grâce ne va pas sans violence ni le bonheur sans douleur. [...]

Créé le 27 mai dernier dans une friche industrielle de Bruay, le spectacle arrive à Monaco pour célébrer un autre mariage princier: celui du seigneur des chevaux et de la reine du mouvement. Voici leur premier enfant. Il a quatre jambes et une tête humaine.

**Jérôme Garcin - *Le Nouvel Observateur* - 7 juillet 2011**